

## Chapter IV

# Quand Fès transcende sa marginalisation

Lotfi BOUCHENTOUF

### En guise d'introduction

Fès était toujours, dans les périodes précoloniales, le baromètre par lequel on mesurait l'état du pays et de sa population. Cette centralité de la ville dans l'histoire du Maroc autorisait même, parfois, l'identification de l'histoire de la ville à celle de tout le pays. Fès n'était pas seulement la capitale politique de certaines dynasties régnantes, ni simplement un carrefour des grandes routes commerciales, ni principalement le lieu des arts et métiers prospères, elle était tout cela et bien plus.

Elle était le centre de l'activité scientifique du pays. On y enseignait les connaissances englobant nombre de champs disciplinaires. Les oulémas y produisent leurs œuvres et les adaptent aux conditions sociales, et permettent ainsi des changements aux niveaux des mœurs et des comportements sociaux. C'est le cas notamment en matière d'héritage et de patrimoine.

Fès a atteint son apogée avec l'ère mérinide. Ses caractéristiques civilisationnelles, et ses structures culturelles et économiques ont atteint un niveau élevé de développement et de perfection. Elle sera, néanmoins, soumise à un processus de changement qui ne lui sera pas toujours favorable. Il apparaîtra avec l'affaiblissement du pouvoir mérinide, le morcellement de son territoire, le transfert de la capitale vers d'autres villes, et l'enchaînement des crises politiques et des catastrophes naturelles...

En dépit d'un retour à la stabilité aux temps des Saadiens et des premiers Alaouites, Moulay Rachid et Moulay Ismail, Fès ne trouva jamais ni la force, ni le rayonnement qui étaient les siens au bas Moyen-Âge.

### 1. le grand legs civilisationnel

A l'aube des temps modernes, Fès portait le lourd héritage civilisationnel, accumulé pendant des siècles, et accompli sous les Mérinides. On peut le cerner succinctement, par cinq principaux aspects :

*(1) la sacralité d'une cité*

Avec la découverte/localisation du tombeau de Moulay Idriss II, la ville de Fès se compose une mémoire, forgée autour de la sacralité des bâtisseurs. Ainsi son histoire est réécrite, réappropriée et façonnée avec ce moule du sacré, qui allait lui conférer une singularité et une distinction non égalées. Il est clair que ce statut particulier était, à la fois, le résultat et l'outil d'instrumentalisations politiques.

Le rite malékite était malmené durant l'ère des Almohades. Avec les Mérinides, il allait faire son retour en force. Il s'implantera profondément en écartant la plupart des autres rites. Fès était le lieu de ce triomphe théologique. Elle devint par conséquent la capitale du malékisme et le foyer qui forge la religiosité et contrôle son évolution. Le soufisme naissant était sous son regard scrutateur, et toute déviation ou innovation risquait d'être taxée d'hérésie. Cela donnait à Fès un pouvoir immense sur le champ religieux. Au niveau sociologique, ce caractère sacré allait encore être renforcé avec les conséquences politiques et mentales de la grande défaite des Almohades à Al-Andalous, lors de la bataille de Las Navas de Tolosa, ou Al Ouqab en 1212. L'impact direct, sur la composition sociologique de la ville, est l'apparition de deux franges sociales : les chérifs et les soufis dont la notoriété religieuse ne faisait que se renforcer. Ainsi Fès, tout le long du règne des Mérinides, renforça et consolida son caractère de cité sacralisée.

*(2) l'université de Fès*

L'université de la ville, en temps mérinide est plus qu'une structure religieuse. C'est un complexe théologico-culturel impressionnant. Il se compose d'un ensemble d'édifices religieux : les deux grandes mosquées, la Quaraouiyine et Al-Andalous, ainsi qu'un réseau de Médersa (écoles) et de petites mosquées. Ce complexe parraine un important corps d'oulémas, et une grande communauté d'étudiants. L'enseignement est une affaire étatique. Les oulémas ont des émoluments fixes qui tombent chaque mois (jirayats). Quant aux étudiants, des bourses et des logements leurs sont réservés. Pour garantir un bon rendement, des programmes d'études sont élaborés et exécutés. La qualité de l'enseignement et de la production des oulémas était stimulée par la création de chaires scientifiques attribuées aux plus brillants. Au temps d'Abou Inan, le Mérinide, une grande bibliothèque fut aménagée. C'est actuellement la bibliothèque de la Quaraouiyine.

Il va sans dire qu'avec cet arsenal universitaire, Fès allait être le lieu privilégié de formation de cadres religieux et administratifs. Le poids de la ville dans tout le territoire n'en sera qu'augmenté et renforcé.

### *(3) premier lieu d'activité économique*

Fès a été, à travers les siècles, l'espace où les arts et métiers se sont développés de façon impressionnante. Ils se caractérisaient d'abord par une large diversité. Du travail de la laine, du cuivre, de la tannerie, à la tapisserie, la ferronnerie, le tissage, la broderie, et bien d'autres activités. Ensuite les métiers étaient tellement élaborés qu'ils se magnifiaient en spécialisation de plus en plus fines. Enfin, ils aspirèrent, par la force des choses, à la perfection, ce qui encouragea l'innovation et la création. Jamais l'alliance fructueuse entre les métiers et les arts n'a atteint dans une autre ville marocaine les hauts niveaux de Fès.

Le commerce à Fès engrangea tous les atouts de la ville, et devint un des indicateurs importants de sa prospérité. Fès était le carrefour le plus important des grandes routes commerciales. Les caravanes venant de l'Afrique sub-saharienne, via Sijilmassa ou le Sahara oriental, passaient par Fès avant de se diriger vers les ports méditerranéens. Certaines routes des pèlerins vers la Mecque partaient ou faisaient escale à Fès. Ces mouvements de masse créaient des dynamiques d'échange et des croisements de vie. Ainsi des richesses matérielles et immatérielles s'accumulent, faisant de Fès un lieu de promotion sociale, ce qui explique une forte présence de commerçants étrangers. Pour accueillir tout ce monde et veiller à son bien être, des structures d'hébergement et de commercialisation furent réalisées et entretenues. Ce sont les nombreux réseaux de souks, de foundouqs, de marchés (à la criée) et d'autres établissements de santé et de soins du corps.

### *(4) Une société aux origines ethniques diverses*

Aux populations initiales de la ville s'est mélangé un nombre important de migrants. Il s'agit en fait de vagues humaines d'arrivants de différentes régions de l'Occident musulman, voire même d'Europe et d'Afrique sub-saharienne. Certaines pour commercer, d'autres pour se former dans l'université de la ville, ou se perfectionner dans un métier ou un art. Bien avant la chute de Grenade, et surtout après, des vagues de morisques quittent Al-Andalous et s'installent à Fès. Il en est de même pour une partie importante des Juifs d'Al-Andalous.

Il résultera de la proximité de ces communautés ethniques un brassage humain et culturel. Certes la gestion de la proximité n'était pas toujours exemplaire. Des conflits multiples ont ensanglanté l'histoire de Fès. Ils avaient pour objets l'aménagement du territoire de la ville, le logement des arrivants, l'exercice des cultes religieux, les cimetières et la délimitation des participations des uns et des autres dans les corporations de métiers et les Kissariates, hauts lieux de commerce et de négoce. L'urbanité de Fès est née de ce brassage. Elle est fortement impactée par les différents apports culturels, culturel-linguistiques et de savoir-faire. Une des

richesses de la ville est justement cette multiplicité d'origines ethniques.

*(5) Une solide relation entre Fès et son entourage*

Une cité comme Fès ne peut vivre en autarcie. De par la concentration de savoir et de savoir-faire, la richesse matérielle, le dynamisme économique, le développement urbain et l'opportunité des mobilités sociale, Fès ne peut respirer l'aisance et maintenir la prospérité qu'en étant un grand centre rayonnant sur un vaste espace. Ainsi Fès maintenait-elle des liens organiques avec sa compagne. Elle assurait par cette liaison énergétique, la base minimale de sa stabilité sociale et économique. Elle développait en parallèle des échanges continus avec tous les autres centres commerciaux du pays et avec presque toutes les cités de son espace régional - comprendre l'Occident musulman et l'Afrique sub-saharienne. Par cet entourage, Fès était une cité ouverte.

Fès, par ses différents atouts, dépassait son rôle de cité prospère et de capitale politique, pour s'identifier à une civilisation et porter son lourd héritage. Ainsi était Fès à l'aube des temps modernes.

**2. Entre troubles et stabilité: Fès de 1554 à 1757**

Fès a payé le prix fort tout au long des affrontements entre les deux dynasties wattasside et saadienne. La réunification du pays sous l'autorité saadienne, s'est faite aux dépens de Fès. Durant presque trois décennies, l'armée wattasside, qui affrontait les Saadiens, était composée essentiellement de gens de Fès et était toujours en défaite. La cité ne toléra, en 1549, l'autorité saadienne qu'après l'assassinat d'un de ses illustres 'alims, le moufti Abdelouahid El Wancharissi. Ce fut une tragédie dramatique, où la cruauté de l'acte n'avait d'égale que le machiavélisme politique brut de décoffrage. La ville et sa population avant cet assaut étaient soumises à un dur siège. Elle y a perdu beaucoup d'hommes, et succombé à une disette terrible, conséquence d'un blocus bien hermétique. Même quand des Wattassides, aidés par des mercenaires turcs, purent récupérer la ville, cela fit au détriment de la population et des oulémas. Ces derniers, pour mettre fin aux atrocités et au pillage des gens de la ville par les mercenaires turcs, ont cédé leurs droits sur les biens habous. La reprise de la ville par les Saadiens en 1554 s'est accompagnée d'une politique de vengeance exagérée contre la population de Fès. Les Saadiens ont tué, torturé, humilié des gens de la cité. Un grand nombre de 'alims à été exécuté. Parmi eux le moufti Abdelwahabe Azakak, le qadi Ahmed Ataroune et l'imam-prêcheur El Hassan Harzouz.

Certaines études expliquent l'attachement des gens de Fès aux Wattasides en

dépit de leur faiblesse face aux Saadiens, par l'opposition du modèle civilisationnel de la ville accompli en temps mérinide, avec le nouveau modèle porté par les Saadiens. Ce dernier, pour les Fassis, est l'émanation de la campagne et de sa culture, ses représentations et son imaginaire collectif travaillé par le charlatanisme, le messianisme et le mahdisme. Les gens de Fès étaient acquis au paradigme sunnite et préféraient un sultan séculaire à un sultan sacralisé. Il était donc naturel que la défiance s'installe entre le nouveau pouvoir et la population de la ville. La première hostilité de la famille saadienne était de déplacer la capitale de pouvoir de Fès à Marrakech, privant la première de l'un de ses atouts. Les autres actes des saadiens étaient tous mus par le souci sécuritaire. Ainsi les grands travaux et ouvrages urbanistiques peuvent être résumés dans les deux bastions du nord et du sud et quatre forts militaires entourant Fès Jdid. En plus, bien entendu, d'une concentration de troupes à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville. Mais en dépit de ce contrôle suspicieux, les Saadiens, après avoir consolidé leur assise dans le pays, entamèrent une politique de réconciliation avec ses habitants. Ils firent de Fès le lieu d'exercice et de résidence du prince héritier. C'est une des décisions importantes du sultan Mohamed Echeikh et cette tradition ne fut pas rompue. Dans la droite ligne de la politique de conciliation, les Saadiens œuvrèrent pour une restructuration du monde fassi. Ils commencèrent par créer un climat de quiétude et de confiance. Puis ils valorisèrent une partie des oulémas et des notabilités de la ville, et en firent leurs alliés. Le sultan Mohamed Echeikh ira plus loin dans la réhabilitation de la cité fassie. Il la choisit comme lieu symbolique de l'appel qu'il lança aux oulémas du Maroc et à ses différents intelligentsias pour qu'ils le rejoignent à Fès en vue d'une grande concentration sur les questions politiques et religieuses relatives à l'avenir du pays. Cette grande rencontre eut effectivement lieu.

Fès est ainsi revenue, même de façon timide, à la devanture. Elle laissa toutefois le podium à Marrakech en ce qui concerne la politique et l'économie. Elle retrouva son rôle de contrôle sur les territoires du Nord et les frontières avec le voisin de l'Est soumis au pouvoir des Ottomans. Bien évidemment, une certaine vivacité s'est emparée de l'activité économique et commerciale. Mais, elle n'égalait pas celle de Marrakech, portail du Sahara et bien-aimée des sultans.

Il va sans dire qu'une bonne partie des intelligentsias de Fès prit note de cette nouvelle hiérarchie. Elle ne manqua donc aucune occasion pour aller à Marrakech présenter les hommages aux sultans saadiens et bénéficier de leurs largesses et autres présents. Même les oulémas ne firent pas exception ! Il y a cependant un événement qui perturba cette réconciliation. Le fils du sultan Ahmed El Mansour, le prince héritier Mohamed Echeikh El Mamoun, le locataire bien entendu des palais de Fès, se révolta contre son père et voulut écourter son règne. Pourquoi cette révolte alors que le sultan son père était déjà très âgé, que le prince héritier était assuré de lui succéder et qu'aucun de ses frères ne contestait ce choix ? On soupçonna au sein des sphères du pouvoir saadien l'influence de gens de Fès, leur

refus de la marginalisation de leur cité au profit de Marrakech. Ainsi on traita le prince insurgé, et à travers lui les gens de Fès qui constituaient l'essentiel de son armée, de tous les attributs péjoratifs. L'insurrection du prince échoua et avec elle la tentative de Fès de recouvrer son rôle premier dans le pays.

Les développements politiques après la mort du sultan Ahmed El Mansour, achevé en 1603 par la peste, nous incitent à reposer la question de l'acceptation par Fès du deuxième rôle après Marrakech. En effet les fils d'El Mansour se sont disputé le pouvoir, et par conséquent leurs affrontements se sont transformés en guéguerres répétitives entre les deux villes. Le plus surprenant dans ce duel est la tendance systématique de l'une ou l'autre des cités à chercher à organiser sa vendetta à la suite de chaque défaite !

Fès n'hésita pas beaucoup, après avoir compris qu'aucun des héritiers saadiens ne sortirait vainqueur de leurs guerres civiles, à chercher d'autres autorités. Les gens de Fès prêtèrent allégeance au chef du jihad Abdullah El Ayachi, installé à l'embouchure Abouregreg (Rabat-Salé). Puis ils accordèrent leur Bay'aa à Mohamed El Haj, l'émir de la zaouia de Dyl'aa. Mais dans la réalité quotidienne, Fès était la proie des chefs de clans et des milices communautaires et de quartiers, tels que les Lamtyines, les Chragas et les Andaloussyines.

Fès garda un mauvais souvenir des sultans chérifs après la violence qu'elle avait subie de la part des Saadiens. Aussi n'a-t-elle pas réservé d'accueil favorable au chérif Moulay M'hamed l'Alaouite, quand il tenta de s'en emparer en 1662. Moulay Rachid, non plus, n'était pas le bien venu à Fès. Pour la pacifier, il avait été contraint de tuer les chefferies locales et de la gouverner à partir de 1666 par le sabre. Néanmoins, pour l'amadouer, il avait emprunté aux premiers Saadiens leur politique de réconciliation. Il s'est donc adjoint une partie des intelligentsias. Il fonda le festival de « Sultan Attolba »/ Sultan des étudiants, pour influencer les étudiants. Comme il a insufflé aussi un peu de dynamisme dans l'économie et le commerce, en avançant des fonds pour soutenir les activités endommagées. Il a construit et rénové certains ouvrages. Il a fondé l'école Médersa Echarratine. Mais son principal objectif reste la sécurité. Il construisit lui aussi des ouvrages militaires, près de la ville, mais extra-muros. Ce sont les deux grandes kasbas: Kasbat Filala et Kasbat Echrarda.

Le refus des sultans chérifs persista à Fès. A la mort de Moulay Rachid en 1672, il se renouvela avec son frère Moulay Ismail. Les gens de Fès prêtèrent allégeance à ce sultan alaouite, mais ils participèrent à toutes les révoltes contre lui. Ils soutinrent son neveu, prétendant au pouvoir, Ibn Mahrez. Il n'en vint à bout qu'au terme d'une année. Alors il la soumit à une tyrannie exemplaire, et plaça à sa tête le plus sanguinaires de ses lieutenants.

La violence « légitime » qu'exerça Moulay Ismail contre Fès se cristallisa sur les intelligentsias fassies. Deux exemples nous permettent d'illustrer cela :

Le premier met en scène le 'Alim El Hassan El Youssi. Cet érudit vénéré

était un adepte de la zaouia de Dyl'aa. Après la destruction de celle-ci par Moulay Rachid en 1668, El Youssi avait été contraint de s'installer à Fès. Il n'y était pas à son aise. Il présenta une requête à Moulay Ismail plaidant l'autorisation de quitter la cité fassie. Il la rédigea sous forme de réquisition/doléance au nom des intelligentsias de la ville. Il y dénonçait notamment la politique fiscale du sultan élaborée à son avis de façon non canonique et arbitraire quant à ses montants exorbitants et les méthodes drastiques de leur recouvrement. Ce qui contraignit certains fassis à quitter leur cité à cause de la morosité de la vie économique et de la cherté des prix.

Le second est concrétisé par le martyr du 'Alim Mohamed Ghéssous. Il montre le degré de tension qui existait entre les gens de Fès et le sultan Moulay Ismail dont la capitale politique était Meknès et non pas Fès. Les oulémas étaient encore plus enviés par le sultan alaouite. Ce sont eux qui faisaient « l'opinion publique », et les producteurs de sens dans la cité. Les mettre au pas était un des objectifs de Moulay Ismail. Le 'Alim Ghéssous était sommé, lui l'opposant déclaré au pouvoir, de verser une somme exorbitante à la caisse du sultan, chiffrée par quintaux de monnaie. Comme il était dans l'impossibilité d'honorer cette amende, on l'incarcéra après avoir exproprié tous ses avoirs en 1709. Il fut ensuite humilié quand on lui imposa une tournée publique, sous escorte, à travers la ville, mendiant des pièces d'argent pour honorer « sa dette » ! On obligea aussi le reste des oulémas à participer à la collecte publique !

La ville de Fès, dans un élan de solidarité avec son 'Alim, et aussi dans un sursaut de dignité et de défi au sultan, s'acquitta de la somme exorbitante. Mais le sultan découvrit la popularité du 'Alim Ghéssous, il l'incarcéra de nouveau, et organisa son assassinat dans une cellule par étouffement.

Cependant, l'affaire dite des « Abides » laisse percevoir un accord entre les deux parties sur une question théologique des plus épineuses. Le sultan voulait s'appropriier les esclaves du Maroc et les incorporer dans une armée appelée « Abides El Boukhari ». Un document signé par 97 'Alims de Fès avalise cette démarche du sultan, avec à leur tête le cheikh de la zaouia El Fassia, le 'Alim Abdelkader El Fasi. Il s'agit bien évidemment d'une exception dans les relations tumultueuses entre la ville et le sultan. La terreur répandue dans Fès lors du martyr du 'Alim Ghéssous était derrière ce comportement « docile » des 'Alims fassis.

Fès allait entrer, après la mort de Moulay Ismail en 1727, dans une phase de turbulence semblable à celle des guéguerres de succession saadiennes. Les nombreux prétendants à la succession de Moulay Ismail ont précipité le pays dans un tourbillon de guerres civiles qui dura trois décennies.

### 3. Alternance de prospérité et de morosité

Le facteur politique n'était pas seul opérant dans l'évolution de la ville de Fès. D'autres facteurs, comme l'économie et les données naturelles, étaient aussi influents. Fès, comme toutes les autres parties du pays, avait son lot de catastrophes naturelles. On retient les pandémies des années 1521, 1525 et 1558, la peste de la fin du XVIème siècle qui a emporté entre autres le sultan Ahmed El Mansour. On se remémore aussi la sécheresse des années 1552 et 1579, et la disette des années 1608 et 1613...

En dépit de son emplacement au centre du pays, Fès a été menacée par l'intrusion ibérique. Elle a été impactée par l'invasion de Tétouan par le roi castillan Henri III, qui la détruisit en traînant comme otages en 1400 une partie de sa population. La conquête des ibériques, à partir de 1415, de la plupart des ports marocains sur la Méditerranée et la côte atlantique s'est répercutée profondément sur Fès, tant au niveau économique, en perturbant les circuits de commercialisation et d'échange, qu'au niveau culturel et théologique, en interpellant les oulémas quant à la présence des mécréants en terre d'Islam.

La ville de Fès a souvent été la cible des razzias tribales quand le pouvoir auquel elle est liée faiblit ou se désintègre. C'est le cas notamment de la tribu des Hyainas...

Mais Fès a toujours été le creuset où les différentes vagues d'arrivants s'intègrent à travers des brassages multiples. Elle connut un développement démographique important (plus de cent mille habitants dès les débuts du XVIème siècle). Son développement urbain ne cesse de s'accroître. La cohabitation entre ses communautés était la règle, en dépit de quelques épisodes de confrontation et de sectarisme.

A l'instar des arts et des métiers qui se minutèrent en dépit des soubresauts, le soufisme qui se répartissait en deux courants concurrents et opposés, le jazouisme plus populaire et activiste, et le zarouquisme plus urbain et cultivé, arrivait à Fès à produire une synthèse intéressante. Elle sera l'œuvre de la zaouia fassia, fondée en 1604, et de son fondateur Abou El Mahassin Youssef El Fassi.

Fès restera le berceau de certaines grandes familles, y compris celles d'arrivants andalous, musulmans juifs et convertis, et leur permit d'accumuler fortunes et distinctions. Elles ne prêtèrent pas toujours allégeance au pouvoir en place, comme elles n'échappèrent pas non plus à son courroux et à ses expropriations.

Fès a assumé son destin comme première cité urbaine du Maroc, souvent malmenée par les sultans, mais toujours capitale singulière en dépit la multiplicité des capitales.

**Bibliographie**

- Berque, Jaques, *Ulémas, fondateurs, insurgés du Maghreb : XVIIe siècle*, Paris-Sindbad, 1982.
- Bouchentouf, Lotfi, *'Alim et sultan : étude de transition du pouvoir et des fondements de la légitimité*, Casablanca, 1984.
- Cigar, Norman, "Société et vie politique à Fès sous les premiers alawites 1660–1830," *Hespéris Tamuda*, XVIII, 1978–1979, pp. 93–172.
- Hajji, Mohamed, *L'activité intellectuelle au Maroc sous la dynastie saâdienne*, Rabat, 1976.
- Jean-Léon L'Africain (El Hassan El Wazzan), *Description de l'Afrique*, traduction de l'italien par A. Épaulard, annotée par A. Epaulard, A. Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Paris, 1981.